

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Les Brillant

René Lapierre

Volume 24, numéro 3 (141), mai-juin 1982

Faut voir ça?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30300ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lapierre, R. (1982). Les Brillant. *Liberté*, 24(3), 25-35.

RENÉ LAPIERRE

Les Brillant

TVA

Mercredi 19h30

1 800 000 spectateurs

femmes : 800 000

hommes : 600 000

adolescents: 400 000

Un million huit cent mille spectateurs regardent chaque semaine l'émission la plus résignée, la plus débile et la plus défaite qui soit; huit cent mille femmes, six cent mille hommes et quatre cent mille adolescents. Ils aiment ça, semble-t-il. *On leur fait aimer ça. Chez Denise et Terre humaine* ne sont rien à côté; oubliez tout, vous n'avez encore rien vu: bienvenue dans la ténèbre.

Les Brillant bien entendu ne sont pas des lumières; c'est voulu. On a voulu faire une émission populaire: *on l'a fait*. La série fonctionne auprès des téléspectateurs sur la base de la proposition suivante: «vous êtes caves, c'est vrai, mais il y a pire: regardez». Et chaque semaine ça se passe invariablement là, entre le salon, la cuisine et la chambre à coucher. Ne bougeons plus: la caméra est fixe, comme si l'on était aux Variétés, et nous présente pendant vingt-cinq minutes des sketches d'école secondaire qui à première vue paraissent simplement stupides. Mais très vite, ce qui se trame au commence-

ment de l'émission (le plus souvent dans la cuisine, sur la table familiale et la toile cirée des Plouffe) pourrit et se défait dans un vide lamentable; le domestique ravale à tout moment ce qui menacerait de produire du sens, de se rattacher à une pensée. Le rire surgit constamment alors de la niaiserie la plus visqueuse, il résulte de l'embourbement, du gommage de l'intelligence même la plus minime. On appelle ça du comique de situation. Regardez bien. Chaque semaine, dans l'ordre immuable de la maison des Brillant, une poignée d'individus plus ou moins retardés émotivement ou psychiquement réapprennent à se conformer à leur propre bêtise, à se rouler dans leur faillite. Et c'est de là que le rire provient; un rire de machine, un *faux* rire produit lui aussi dans la conformité, le convenu. C'est dur, c'est sordide; incroyablement déprimant.

Ça rit, donc. De quoi? De ce qui se représente et s'aplatit là, devant vous, et qui n'a même plus la possibilité, le pouvoir de se rire soi-même. C'est le rire-tarte, le rire-boue, le dernier cran du dérisoire et de l'humiliant. Ça rit de vous. Rire-machine, rire niaisant, rire fédéral: portrait du Québécois en pied. *Les Brillant* se mettent à la portée du spectateur en faisant rire d'eux, c'est-à-dire en permettant à celui qui regarde de se sentir supérieur à ce qu'il voit mais qui ne fait de toute façon que le représenter dans son cadre, épinglé dans une structure cynique et débilitante de la soumission. C'est un phénomène de représentation inversée, un miroir tragique de la conscience diminuée et rampante, malheureuse. Presque tout le monde se défend d'ailleurs d'aimer *les Brillant*. On n'aime pas ça, mais on regarde quand même.

Deux codes sont à l'œuvre ici: le premier

ressortit vaguement aux règles du vaudeville dont le Dix a fait l'aune de la plupart de ses émissions de variétés. Il s'étale dans l'évidence et le convenu, offrant au spectateur un comique exténué qui ne le fatigue pas et qui paraît en général se jouer «en bas» de lui. Le second code, lui, se profile *sous* la représentation comme telle et la tire en arrière, dans une zone sinistrée du langage et du social où le sens réel de ce qui est montré (parlé) n'apparaît jamais, mais reste soigneusement masqué par le rire forcé, planqué dans l'éclat triste et faux du «brillant» hébété des personnages. Signifiant et signifié se disjoignent ici dans un discours qui n'a pas les moyens (c'est «populaire» aussi) de supporter son propre sens: ce que ça montre et ce que ça veut dire ne se rejoignent jamais ailleurs que dans le trébuchement (la culbute) du rire hypocrite qu'on nous repasse sans cesse et qui *reprend* toujours de toute façon (comme la célèbre canne retirant brutalement le mauvais comédien de la scène) ce qui allait enfin se révéler, paraître aux yeux du spectateur fourré, *farcî* par son propre rire.

Replaçons-nous un moment devant le miroir: à gauche, le plateau de tournage, les principales données de l'émission; à droite, le sens que ça prend *mais qui ne se montre pas*, la scène crevée où — leur pseudo-rire se décousant — *les Brillant* deviendraient subitement et irréversiblement les ternes, les tragiques, les brillants:

LE CADRE

- Les Brillant: entreprise familiale de peinture et de décoration intérieure. — *Entreprise commerciale de dérision et d'infantilisation sociale, jouant essentielle-*

- ment sur divers rapports de domination économique et familiale.*
- Propriété de Régine Brillant (la mère, Béatrice Picard), administrée par Léon (Alpha Boucher), son fils aîné.
 - *Représentation du pouvoir de la reine-mère à l'intérieur d'une structure de la soumission et du rabaissement.*

LES PRINCIPAUX PERSONNAGES

- Anatole Brillant (Gaston Lepage): fils de Régine, employé de Brillant et Fils.
- *Illustration de la bêtise du fils couvé (Anatole: prénom à préfixe privatif (an-), moitié femme (Ana-) et moitié déchet (-tôle)...) dont l'emploi réel consiste à ployer en effet sous le poids de la mère. (Anatole s'entend étymologiquement ici comme le nom de celui qui ne porte rien avec lui ou en lui, l'irresponsable, l'allégé.)*
- Théo Théorêt (Gilles Lattulippe): gendre de Régine, également employé de Brillant et Fils mais haï et méprisé par Régine, qui le jalouse d'être l'époux de sa fille et le successeur (inadéquat, physiquement débile et moralement effondré — phalliquement irrecevable) du mari défunt.
- *Principale victime de Régine qui cherche constamment à l'humilier devant sa propre fille (sa femme). Théo Théorêt porte seul en fin de compte tout le poids de la structure familiale; Théo n'est pas une victime inconsciente comme Anatole, il est la victime souffrante et expiante (souvent malade), l'exposant de tristesse du matriarcat triomphant et du familianisme bê(a)tifant de Régine. Voir le rapport à Dieu dans Théo Théorêt.*

- Claire Théorêt (Françoise Lemieux): épouse de Théo Théorêt. Vie conjugale d'une *extrême* discrétion, les rapports de dépendance maintenus par la mère à l'égard de sa fille empêchant pratiquement toute représentation du désir sexuel entre les conjoints. Ils n'ont d'ailleurs pas d'enfants. Claire ne trompe pas son mari (ce serait pourtant facile) mais sa véritable fidélité continue tout de même d'aller vers sa mère, qu'elle seconde dans la domination (domestication) de son gendre.
- Agnès (Marthe Boisvert): amie d'Anatole et bonne à tout faire des Brillant. Une bonne personne, comme on dit, dont les relations avec Anatole se prolongent sans progresser d'une émission à l'autre.
- *Claire Théorêt, née Brillant: sans doute son nom lumineux s'est-il perdu lorsqu'elle est sortie des jupes de sa mère pour épouser Théo. Mais Claire et Théo habitent toujours chez Régine; et dans la maison des femmes, Théo apparaît tristement, avec lassitude, comme l'éternel possédé du couple mère / fille, les véritables con(s)joint(s) de l'histoire.*
- *Son nom se prononce parfois a-gnaïse. Contrairement à Claire, cependant, elle présente un air incroyablement sot qui la rend sans doute inoffensive (aux yeux de Régine) pour Anatole le fils bien-aimé. Tous deux semblent avoir été parqués dans une relation asexuelle, une sorte d'attente vidée de tout désir. Trop stupides pour baiser, complètement lobos tous les deux.*

Des exemples?

Lors de l'émission du 25 novembre 1981, les Brillant reçoivent de New York une lettre de notaire les avisant que Vic O'Brien (de son vrai nom Victor

Brillant, c'est-à-dire littéralement le Brillant vainqueur, celui qui a compris en tout cas que l'accès à l'argent imposait le renoncement à l'identité) que Vic O'Brien donc était décédé et leur léguait sa fortune. Chacun des personnages alors de se mettre à fabuler en essayant de quantifier cet héritage, et chacun, chacune, de se projeter en délirant dans des fantasmes de richesse et de pouvoir. «Moi je vais m'acheter un avion. Moi, une ferme. Moi, des fourrures, du vison, etc. etc.» Chose étrange (mais familière, pourtant), plus les Brillant expriment de désirs et rêvent de pouvoirs, plus ils s'érigent et s'isolent dans une espèce d'égoïsme puéril, fascisant, écrasant. Aucun d'entre eux ne semble capable de *recevoir* le désir de l'autre. Les hommes, surtout, s'avèrent incapables de supporter ceux des femmes; et très vite, alors, à une échelle monstrueuse, les conflits familiaux étouffés par l'ordinaire ressurgissent, les alliances et les défiances se refondent dans la démesure et rejouent en plus gros les mêmes scènes élémentaires:

Claire : «Oh moi, là, j'vas m'acheter un bateau pis j'vas partir en croisière...»

Théo : «Voyons donc, maudite niaiseuse, sais-tu comment que ça coûte, un bateau?»

Régine: «Ça fait rien, ma fille; j'vas en payer la moitié pis on va être ensemble.»

A noter que chaque désir donne lieu ici à la projection d'un bout de film rapporté, fiché sans aucun soin technique dans le montage de l'histoire; on retrouve d'ailleurs des utilisations plus ou moins bâclées du même procédé dans la plupart des émissions de la série.

L'argent mauvais de Vic O'Brien détruit et corrode donc tout, sauf évidemment le rapport infantile à la reine-mère (ô mânes de maman Plouffe!)

grâce auquel Régine continue de disqualifier son gendre et de posséder sa fille.

Lorsqu'enfin les personnages arrivent (les uns après les autres: ils sont maintenant désunis) à New York (nouveau bout de film documentaire), ils semblent déjà engagés fort loin dans la voie maudite du pouvoir et de la richesse. Le notaire qui les reçoit par exemple s'appelle *George Kennedy*, il ressemble de façon frappante à Ronald Reagan (dont la photo se trouve d'ailleurs derrière son bureau, près de la bannière étoilée) et il parle un français obséquieux qui confond tout le monde d'admiration. L'héritage est d'un million de dollars. Kennedy a cependant une mauvaise nouvelle à annoncer: les dettes de la succession s'élèvent à un million deux cent mille dollars (ou quelque chose comme ça). «Mais bien entendu, précise-t-il, vous êtes tout à fait libres d'accepter ou de refuser l'héritage.» (Ouf!) Puis il avance le chiffre élevé de ses honoraires. Revenus définitivement sur terre, les personnages rentrent alors misérablement, pitoyablement dans leur rapport ordinaire de soumission à la structure sociale, aux pouvoirs d'argent et de culture ainsi qu'aux valeurs morales, domestiques et familiales de leur vie de tous les jours. La preuve étant ainsi faite que l'argent et le désir sont mauvais, les Brillant reviennent à toute vitesse chez eux, dans leur maison et leurs bas de laine, aussi pauvres et heureux qu'avant. «Ça vaut ben un million, ça», conclut jovialement Léon en rentrant avec les autres (tous contents et rassurés) dans la demeure familiale. Un peu plus tôt au cours de l'émission, du reste, au début d'un commercial, le *même* comédien (Alpha Boucher) brandissait devant nous son doigt en criant «UN MILLION!!!» d'un air extasié pour le compte de la

chaîne *Million de tapis et tuiles*; or, on retrouvait là encore Régine (Béatrice Picard), qui venait tempérer à l'intention des spectateurs l'enthousiasme de son fils et leur expliquer à eux aussi (avant de rattraper l'autre) de quoi il retournait au juste. Mieux encore, la chaîne de magasins *Wise* présentait le même soir dès le début de l'émission l'un de ses rares commerciaux télévisés, comme pour mieux profiter de la morale de l'émission (*Wise*: la sagesse du bon-marché, le recours prudent du pauvre) et ancrer ainsi, d'entrée de jeu, la représentation dans un discours du petit pain. Rien n'est innocent de ce point de vue, c'est-à-dire du côté de la rentabilisation commerciale du modèle de soumission proposé par la série; rien ne tombe ici en dehors du champ de la domination sociale et économique, rien n'échappe à la logique marchande (politique ou commerciale) du profit. Du point de vue de l'intégrité de la conscience québécoise les *Brillant* font véritablement office de vendeurs et de donateurs (on a les traîtres qu'on peut) et s'offrent constamment dans leur innocence débile à la récupération. C'est abject, sinistre, écœurant.

Au cours d'une autre émission (le 17 février dernier) le scénario (!) tournait autour d'un portrait d'Olivier Guimond que la famille Brillant venait de recevoir en cadeau. La filiation ici devient donc évidente: Théo Théorêt (Gilles Latulippe) n'est-il pas en quelque sorte le fils vaudevillesque de Basile Lebrun? Olivier Guimond lui-même, époux de Béatrice Picard (Alice) dans *Cré Basile*, n'est-il pas aujourd'hui le père absent, l'irremplaçable époux de la désormais veuve Régine Brillant? *Mieux encore: il semble se poser très vite au cours de l'émission une sorte d'équation de prestige entre Olivier Guimond et*

Dieu le père lui-même. Le support de la comparaison? L'admiration, bien sûr (une vénération tenant du respect sacré: «Apprenez, s'indigne tout à coup Claire Théorêt, que *personne* ne peut imiter Monsieur Guimond!...») mais surtout la culpabilité profonde de Latulippe-Théorêt (l'homme du rapport à Dieu), son indigne successeur à l'écran par l'intermédiaire de Symphorien (cinq fois rien, saint-vaurien) et son débiteur éternel de toute façon dans cette émission du 17 février. Devant le portrait de Guimond, en effet, Théo reste plongé dans une perplexité profonde; il se rappelle avoir abîmé jadis la voiture d'Olivier Guimond, qui avait généreusement refusé alors tout dédommagement. Et Théo maintenant de s'inquiéter: «peut-être que j'aurais dû insister encore? Ah oui, je suis sûr qu'il m'en veut aujourd'hui, tenez, regardez, là, j'ai tout le temps l'impression qu'Il me fixe...» Et la belle-mère de répondre (côté castration, elle n'en rate pas une) d'une hauteur hugolienne: «L'œil de Monsieur Guimond était dans le cadre, et regardait Théo.» (Commercial: Wayne Gretzky fonçant à travers une brume glacée pour annoncer le chocolat *Mr BIG!*)

L'«erreur» culpabilisante s'étant ainsi postée à l'entrée du récit, la structure de l'infantilisation et de la dépendance peut alors jouer pleinement. Théo, qui a mal aux dents, doit aller chez le dentiste. Dès qu'il s'assoit dans la chaise cependant la panique s'empare de lui et Claire doit tenter de le raisonner comme un petit enfant. (Peine perdue: il faudra en fin de compte recourir à l'anesthésie *générale!*) Et pendant son sommeil, Théorêt va se mettre à délirer pour de bon, le visage grimaçant de Guimond lui apparaissant à tout moment pour l'angoisser, le rappeler à sa faute et

à son insuffisance morale, à son insouciance coupable de vivant devant le glorieux trépassé. A noter ici qu'Anatole, le compagnon de travail — l'égal — de Théo subit lui aussi dans le délire de culpabilité de ce dernier les effets de sa «faute». Le fils de Régine, invité à une danse en l'absence d'Agnès, demande d'abord à Théo de l'accompagner. Celui-ci refuse, bien sûr, et devant ce refus la *mère* d'Anatole, compatissante mais heureuse, offre à son fils de l'accompagner elle-même. Cette fois cependant c'est Anatole qui refuse, expliquant à Régine qu'Agnès lui avait interdit de sortir «en compagnie d'une autre femme». (Réplique outrée de la mère, suffoquant d'humiliation: «Bien vas-y tout seul, à la danse. Pis amuse-toi. SANS TA MÈRE!») Anatole ira donc seul (enore un bout de film rapporté, tiré de l'émission *Et ça tourne* ou de quelque chose d'analogue), et privé de tout recours il finira par se saouler, consommant sans mesure tout à coup le concentré de ses propres démissions: le distillat toxique des «infractions» du mauvais fils et du fiancé pitoyable. Et quand à la fin Théo se réveille (oui, cher public, tout ceci n'était qu'un rêve) son soulagement est de bien courte durée: *l'anesthésiste lui-même ressemble à Olivier Guimond!* L'émission se termine là-dessus, sur la stupeur ravivée de Théorêt, figé à jamais dans la dernière image en débiteur éternel du père absolu des comiques. *Ça* continue, donc; ça le reprend. La structure de la faute se prolonge jusque dans la *vraie vie* de Théo Théorêt, où elle retrouve de toute manière sa véritable place et son plein emploi.

Cela nous est une nouvelle fois attesté, de façon plus éclatante encore, dans l'émission du 23 février dernier, montée sur une campagne de souscription de

la Fondation des maladies du cœur, c'est-à-dire plus précisément sur certains malaises de Théo (encore) que l'on tente avec une sollicitude suspecte d'assujettir — pour lui soutirer de l'argent — à l'angoisse du symptôme cardiaque. On retrouve là comme d'habitude Régine et sa fille, assises à la table des Plouffe et tâchant avec enthousiasme de convaincre Théo de souscrire à la campagne en cours; mais le complot mère-fille se retrempe *à la fois* ici dans le bon droit moral (la charité chrétienne), le scoutisme écologique (commerciaux: Serge Arsenault pour l'huile Mazola, X et Y pour la margarine Fleischmann, etc.), et la vérité du quotidien (la campagne annuelle de la Fondation canadienne des maladies du cœur est *effectivement* en cours au moment où le Dix diffuse l'émission, ce qui accrédite toute l'histoire en la portant en quelque sorte au seuil de *votre vie à vous*, dans un réel indiscutable où vous n'avez plus qu'à vous identifier, à vous reconnaître. Là; c'est vous, regardez).

C'est invincible. Et Théo Théorêt de signer tristement, en tournant le dos à la caméra, un chèque qu'il remet piteusement aux mères-épouses triomphantes. Ça n'arrête pas, donc. Ça se poursuit, ça se prolonge: rien n'est innocent. Ça va sans cesse vous chercher le Québécois d'un geste sûr, au cœur même de l'identification résignée, trébuchante, effoquée (le «triomphe de la chute») qui sert de *fond* à l'entreprise des Brillant et de monument national aux coincés.